335 Biogr. étrang. No 6

CELEBRITES CONTEMPORAINES.

BIOGRAPHIE

DE

Mme ANNA DE LA GRANGE,

PAR

H. EMILE CHEVALIER.

Bibliothèque Le Séminaire de Québec 3, rue de l'Université, Québec 4, QUE.
BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

MONTREAL.
IMPRIMÉ PAR SENECAL ET DANIEL,
4, Rue Saint Vincent.

1856.

BIOGRAPHIE DE MME ANNA DE LA GRANGE.

CELEBRITES CONTEMPORAINES.

BIOGRAPHIE

DE

Mme ANNA DE LA GRANGE,

PAR

H. EMILE CHEVALIER.

MONTREAL.
IMPRIMÉ PAR SENECAL ET DANIEL,
4, Rue Saint Vincent.

1856.

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES.

BIOGRAPHIE

DE

MADAME ANNA DE LA GRANGE.

I.

LA PRIMA DONA AMATRICE.

Qui ne se le rappelle ? C'était au commencement de l'année 1841, le 20 janvier. On touchait au soir ; six heures sonnaient successivement à toutes les cloches du vieux Paris. Une foule animée envahissait les trottoirs. Mille voitures sillonnaient en tous sens le pavé. Mais, vers et sur le boulevard des Italiens, aux environs de la rue Ventadour, la foule se faisait plus opaque, plus pressée ; les voitures étaient plus nombreuses et plus élégantes aussi. Des gardes-municipaux, à cheval, s'efforçaient, souvent

en vain, d'établir l'ordre et d'obliger les équipages à se ranger en file pour éviter l'encombrement. C'était, déjà, comme une immense procession dont le flux venait battre le pied du Théâtre Ventadour (maintenant connu sous le nom de Théâtre-des-Italiens), dont le reflux s'éparpillait dans toutes les places et passages circonvoisins. S'agissait-il d'une émeute, d'une révolution ? Oui : mais d'une émeute pour un but charitable ; d'une révolution artistique sur le point de s'allumer.

Les portes de la salle Ventadour s'ouvrent. De tous les équipages, comme d'autant de ruches, se précipitent des essaims bourdonnants. Et puis l'on voit passer des groupes étincelants de parures ; scintiller des épis de pierres précieuses ; et puis l'on entend le frou-frou de la soie, se mariant à un chuchotement de voix confus et harmonieux, ainsi que le frémissement de la brise se marie au murmure argentin du ruisseau.

Bientôt les loges, les galeries, les stalles,— corbeilles vides, il y a un instant,—s'emplissent. Et, à la clarté des lustres, à leurs mille jets de flammes, nous remarquons les plus brillantes fleurs du monde aristocratique parisien. La guirlande s'enrichit encore. Voici apparaître

les princes du trône avec les princes de l'art ; voici plusieurs membres de la famille royale de France ; voici des duchesses, des marquises, des comtesses étrangères ; voici des ambassadeurs de toutes les cours de l'Europe. On dirait d'une de ces réunions magiques où Louis XIV conviait, jadis, l'élite de la civilisation.

Oserais-je vous parler des toilettes ; de ces nappes d'hermine qui voilent de si blanches épaules ; de ces robes de satin lamé ; de ces rivières de diamants, de ces trésors arrachés à Visapour, à Golconde, à Damas, au globe entier, et qui figurent là, sous ces gerbes de lumière, comme à une exposition de Richesse universelle, de même que les charmantes fées qui les portent semblent formées en congrès de la Beauté universelle ?

Quoi donc à pu rassembler en la salle Ventadour, tant de gloire et tant de noblesse ?

—Un appel qui ne manque jamais de trouver écho dans le cœur du peuple français. Dernièrement, la Pologne est tombée. Les enfants de cette malheureuse nation couvrent la terre d'exil. Ils ont besoin de secours. On veut leur en offrir. Une des reines de la mode, la princesse Tchartoryska, secondée par le comte

de Castellane et quelques autres dames et messieurs de la plus haute volée, a organisé un concert au bénéfice des pauvres proscrits. Et ce concert, qui a lieu ce soir même, ne sera point exécuté par des musiciens de profession. Non : Il aura pour instrumentistes et vocalistes des amateurs de grande maison. On dit merveille d'eux. Les répétitions se sont faites en présence des gens les plus distingués. Quelques critiques influents, admis par faveur, à ces répétitions en ont parlé avec un enthousiasme sans exemple Savez-vous quels ont été les professeurs scèniques des jeunes débutants ? Madame Georges-Sand et madame Dorval !— Georges-Sand, la littératrice en renom ; Dorval, l'éminente actrice du Théâtre Français.

Le moyen de ne pas être bientôt capable de former école sous de tels maîtres ! Mais s'il est bon d'admettre un certain public aux répétitions, il faut en savoir restreindre le cercle ; car, à ces séances préliminaires, chacun prétendant donner son opinion, il s'ensuit fréquemment un choc d'avis incohérents qui embrouille l'esprit des artistes habitués à la rampe ; et, à plus forte raison, l'entendement des artistes-amateurs. Ce n'est plus une leçon, c'est une discussion.

On oublie l'élève pour se poser en déclamateur. Aussi, est-il arrivé qu'aux répétitions, en question, où assistaient parfois plus de cinq cents personnes, les différends, sur le jeu ou la diction, devenaient si contradictoires que quelques-uns des acteurs résolurent d'en faire à leur guise.

En tête, on cite la prima dona, jeune fille de noble lignée, et qui, déjà, jouit, dans les salons de la capitale, d'une réputation que jalouseraient bien des artistes consommés. Cette jeune personne est belle autant que spirituelle. Elle a reçu une éducation supérieure. Quatre ou cinq langues modernes lui sont familières. Pour professeur de piano, elle a eu Stammati ; pour professeur de chant, Bordogni. C'est assez dire quelles doivent être ses facultés musicales ; car ces illustres maîtres n'ont pas accoutumé de donner leçon—même à prix d'or—à qui ne possède point le sentiment mélodique.

Elle s'est donc, résolûment rebellée contre la contrainte que de petits amours-propres voulaient lui imposer. Devinant, par instinct, sa force, elle a congédié conseils et conseillers. Seule, elle s'est prise à étudier son rôle dans *la Duchesse de Guise* de Flottow ; et, après une répétition, Mme Sand lui a dit, avec émotion :

"—C'est bien, mon enfant. N'écoutez personne. Peut-être vous serez artiste un jour.... Qui sait ? Rappelez-vous ce que je vais vous dire : Ne demandez d'enseignements mimiques à personne. Que votre intelligence soit votre directrice. Elle vous guidera sûrement ; tandis que si vous vous modelez d'après les poses et les gestes des autres, vous ne serez qu'une poupée pétrie dans un moule banal...."

Ces mots de Mme Sand ont été entendus ; avec les convocations de la presse, ils ont passé de bouche en bouche, de journal en journal, et c'est pourquoi, toutes les places de la salle Ventadour sont prises ; c'est pourquoi elles ont, depuis plusieurs semaines déjà, été retenues à des prix fous. Telle loge a coûté 300 francs ; telle stalle d'orchestre jusqu'à 100. Enfin on a couvert d'argent un simple billet conçu en ces termes :

"BON POUR UNE ENTREE A LA SALLE VENTADOUR."

"*Représentation au profit des Polonais.*"

Et maintenant il n'est pas un coin de l'enceinte qui ne soit occupé. On y étouffe de chaleur quoiqu'au dehors l'hiver blanchisse, de ses paillettes de nacre, le manteau des milliers de

curieux qui se serrent aux abords du théâtre.

Mais, silence ! sur le timbre de la clochette a retenti le signal. Directeurs et machinistes sont à leur poste ; les artistes costumés. La toile se lève. Que chacun se taise ! On va commencer.

La prima donna paraît. Une explosion d'applaudissements l'accueille. Mais, elle, timide enfant,—rose qui n'avait point encore affronté les chauds rayons du soleil de la popularité,—elle est éblouie, à l'aspect de cet auditoire resplendissant ; elle se trouble ; elle pâlit ; et les bravos, loin de ranimer son courage, la déconcertent d'avantage.

On la voit défaillir !

La princesse de Tchartoryska est au désespoir ; les dames patronnes du concert sont désolées. On s'empresse, on court et on n'arrive à rien.

Un vif désappointement se peint sur tous les visages. L'ironie envieuse plisse quelques lèvres, quand, soudain, une idée inspire l'un des artistes compagnons de la jeune fille. Il s'élançe au buffet, emplit de vin de champagne une flûte, revient près de la prima donna ; et lui ayant

assuré que le verre ne contient que de la limonade gazeuse, lui en fait avaler le contenu.

Grâce à cet heureux stratagème, notre héroïne renaît à la hardiesse. Un tendre incarnat colore ses joues. Deux mots charmants l'ont excusée auprès de l'auditoire, qui bat des mains à outrance, et elle aborde son rôle avec assurance et dignité.

Comment décrire ce qui est indescriptible ? Pour rendre les émotions, la plume n'a que des traits, le pinceau que des tons. Bornons-nous à dire que l'effet produit par la cantatrice-actrice fut prodigieux comme le succès qu'elle obtint. Tandis qu'elle jouait on l'écoutait avec un recueillement voisin de l'extase. Les yeux reflètaient les impressions de l'âme ; les bouches restaient muettes. Mais, pendant les entr'actes, vous eussiez entendu des cris d'admiration !" " Quelle voix mélodieuse !" " Quelle connaissance de la musique !" " Comme elle sait phraser !" " Est-il possible que sous cette frêle enveloppe il y ait une telle puissance de contralto !"

Et ailleurs, une vicomtesse, amie de la famille de la jeune virtuose faisait cette réflexion devant deux ministres français :

—" N'est-il pas dommage que cette enfant soit dans une position qui l'empêche de se livrer à la carrière artistique. Qu'elle superbe tragédienne elle ferait !"

La jolie baronne de C*** poussa plus loin l'engoûment.

—" Si j'avais une fille qui eut votre talent, dit-elle à la prima donna en la baisant au front, moi-même je l'engagerais à se faire cantatrice. Mon Dieu, quelle existence de triomphe, de félicités !"

La duchesse de N*** joignit sa voix à ce chœur d'éloges:

—" N'est-ce pas un malheur, s'écria-t-elle, que le sentier des arts soit hérissé de tant de séductions,. d'intrigues et de préjugés ? Sans cela, qui ne ferait tous ses efforts pour y pousser cette chère petite. Car, artiste elle l'est déjà jusqu'au bout de ses ongles rosés. Elle deviendrait sûrement une célébrité, une gloire pour son pays."

Le concert avait produit la somme énorme de 42,000 francs.

Est-il besoin d'ajouter que la délicieuse jeune fille fut, pendant et après cette première soirée,

fêtée, comme l'avaient rarement, si jamais, été les plus fameuses cantatrices. Paris l'inconstant, Paris le volage, Paris ce gourmand insatiable de nouveautés, Paris fit, plusieurs semaines durant, ses délices des causeries du concert au bénéfice des Polonais et de la prima dona qui en avait été l'héroïne.

Cette prima donna se nommait : Anna de La Grange.

Elle était alors âgée de seize ans.

II

ENFANCE D'UNE ARTISTE.

Anna de La Grange est née, le 24 juillet 1825, au centre même des beaux-arts, à Paris, ce Paris qu'on a appelé le cœur de la France et le cerveau de l'Europe. Elle reçut le jour dans un joli hôtel, situé près du boulevard des Capucines. C'est là que s'écoulèrent les premières années de la grande cantatrice.

Son père possédait une belle fortune ; et, ce qui vaut mieux encore, un esprit cultivé. Ne

voulant point se séparer de sa fille, et désirant, en même temps, qu'au foyer de la ville, elle pût jouir de tous les avantages de la campagne, si précieux pour la santé des enfants, il mit à la disposition d'Anna un vaste jardin, planté de marronniers touffus ; tapissé de moëlleuses pelouses ; arrosé par des ruisseaux, et tout diapré de fleurs.

On sait combien les impressions primitives ont d'influence sur notre existence entière. Est-il donc étonnant que Mme de La Grange, ait toujours gardé pur et inaltérable un amour pour les sourires du printemps, les baisers du soleil et les charmes de la création ? Encore aujourd'hui, elle s'émeut délicieusement au spectacle de la nature qui s'éveille. Elle aime à baigner ses pieds dans les larmes du matin ; à écouter le bruissement de l'insecte sous l'herbe ; à suivre le vol d'une de ces sylphides, aux ailes diaphanes, au corset d'émeraude, que, dans son langage naïf et expressif, le peuple appelle *demoiselles* ; elle aime la verdure, le parfum des prairies ; et puis, mon Dieu, elle aime à mêler, le soir, sa prière à l'hymne d'adoration, que vous envoient les petits oiseaux avant de s'endormir sous votre sainte garde !

Anna de La Grange est une artiste vraie ; n'est-ce pas dire qu'elle est poète et religieuse ?

Les premiers compagnons de ses jeux furent une chèvre, un chien, et, l'avouerai-je ? une demi-douzaine de petits chats, espiègles et malins, qui durent, plus d'une fois, lui apprendre qu'il ne faut pas juger des êtres sur la mine.

Folâtrer dans le parc, dévaliser les parterres, ou s'ébattre avec ses gentils animaux, c'est ainsi qu'elle passe les journées. Deux fois par semaine, il y a réunion chez M. de La Grange. On fait généralement de la musique à ces réunions intimes, où viennent régulièrement, entr'autres, Lablache, Rubini, Tamburini, Malibran, Pasta, Paganini, Batta, Listz, qui sais-je encore ? le salon de M. de La Grange est le rendez-vous des monarques de l'art. Pour Anna c'est une récompense que d'assister à ces soirées. Comme elle est tranquille, comme elle prête l'oreille aux accents de la pléiade musicale !

Se fait-il tard ; un domestique vient-il prendre l'enfant pour la porter dans son lit, elle supplie qu'on la laisse un instant encore. M. de La Grange refuse. Il faut l'intervention de madame Malibran ou de Paganini sur les ge-

noux desquels Anna est allée se réfugier pour que le père cède à ses souhaits. N'aurais-je pas raison de dire d'elle aussi : " Dès l'âge le plus tendre elle commença à gazouiller harmonieusement, de sorte que son berceau avait l'air d'un nid : les pleurs et les vagissements de l'enfance furent remplacés chez elle par des gammes et des vocalises naturelles ?"

Paganini s'était pris d'une vive affection pour la petite Anna. Quelquefois il venait jouer avec elle sur le gazon. Connaissant la passion innée de l'enfant pour la musique, le grand artiste apportait avec lui son violon, et c'était alors entre le maître et l'élève, de ravissants babillages auxquels l'instrument servait d'interprète. Chez M. de La Grange, Paganini était connu sous le nom de *petit ami*, Mme Malibran sous celui de *bonne amie*. Le violoniste et la cantatrice furent, on peut le dire, les instituteurs d'Anna. Elle apprit la musique comme elle avait appris à parler : sans effort, par imitation, ou plutôt, qu'on me pardonne le terme, par *intus-susception*.

En un mot, elle suça la mélodie au sein de la Muse elle-même.

A sept ans Anna de La Grange savait déjà

par cœur, la plupart des airs de nos meilleurs opéras. Elle les chantait avec sa voix d'ange en s'accompagnant sur le piano, et on faisait cercle pour l'entendre. Les illustres artistes que j'ai cités se complaisaient à développer ses facultés natives.

Elle etait heureuse, la douce enfant, et elle ne demandait qu'à vivre de cette vie idéale dont chaque heure était pour elle brodée d'or et d'azur.

Mais une tempête s'amassait à l'horizon. Tout-à-coup, pour un motif que j'ignore, M. de La Grange envoie sa fille chez ses grands parents, qui résidaient en Anjou.

Le cœur gonflé de tristesse, agité de tristes pressentiments, Anna se mit en route. La vue des campagnes, les changements de scène, ne parvinrent pas même à l'égayer. Hélas! elle savait déjà trop bien ce qu'elle perdait, et craignait trop ce qui l'attendait :—Ce qu'elle perdait qui ne l'eût regretté ? Qui n'eût regretté un père idolâtre de sa fille; des amis comme Paganini, Malibran, Pasta ; une maison élégante ; un jardin enchanteur, un jardin d'Armide, quoi ! et sa chèvre, et ses chats ; et puis son chien donc ! ce toutou dont elle était si folle ?—Ce

qui l'attendait, quel enfant, dans sa position ne l'eût appréhendé ? Au lieu d'un père indulgent et facile, n'était-ce pas, des aïeux courbés par l'âge, rendus hypocondres par les infirmités ; au lieu d'art, n'était-ce point les éléments de la grammaire et des mathématiques ; en place d'un riant hôtel à Paris, n'allait-elle pas habiter une vieille bicoque, toute ratatinée, toute humide, au fond d'une province, à Château-Gontier !

Dans cette ville, cependant elle rencontra un camarade, un vieux chien, sur qui elle reporta la surabondance d'affections qu'elle thésorisait dans son âme. Elle en fit son inséparable, le confident de ses mélancolies. Delà vient sans doute l'attachement extraordinaire qu'elle n'a cessé de témoigner aux représentants de la race canine. Maintenant encore, elle est accompagnée d'un délicieux petit épagneul, à la robe brune, aux soies longues et luisantes comme le jais, aux oreilles traînantes, au museau fin et délié, un amour de chien, qu'on lui porte au théâtre, et qu'elle ne manque jamais de caresser chaque fois qu'elle rentre de la scène dans sa loge.

Comme toutes les célébrités, Mme Anna de La Grange à sa marotte; je la prie de ne pas

me savoir mauvais gré de mon indiscrétion.

Cela dit, passons.

Le père de notre héroïne avait recommandé expressément qu'on lui fournît un maitre de musique. Maîtres de musique ne sont pas communs à Château-Gontier. Mais que ne peut-on, à force de chercher ! Les grands parents se mirent en quête. Après bien des démarches, ils déterrèrent un quidam qui avouait modestement ne pas jouer lui-même, mais donner des leçons au cachet, *suivant la bonne méthode* : ainsi l'annonçait-il sur ses cartes. C'était un professeur modèle. Il était exact comme un solfège, venait et partait à l'heure dite. On ne lui pouvait rien reprocher,—à cette exception près qu'il s'abstenait de toute explication... encore par *modcstie*, sans doute. Cela ne faisait point l'affaire de l'élève. Au bout de deux mois, s'apercevant que son maitre n'était, en définitive, qu'un sot, elle le lui fit sentir. Le pédant se retira piqué au vif et écrivit au grand-père de son écolière une lettre qui mériterait de passer à la postérité.

En attendant qu'elle ait cet honneur je me ferai un plaisir de la reproduire, pour l'édifica-

tion de nos contemporains.

Voici le chefd'œuvre :

« Monsieur,

« Je suis trop honnête homme pour prendre « votre argent pour rien. Votre petite-fille n'a « aucune disposition pour la musique et ne de- « viendra jamais musicienne.

« Votre bien dévoué,

« A. P****d.»

Au reste, il ne faut pas trop en vouloir à ce pauvre hère. Tous les ânes ne sont pas nés prophètes.

Une semblable déclaration était faite pour produire, dans toute famille, un accès d'exaspération. Il est rare que les parents pardonnent aux professeurs l'incapacité de leurs chérubins.

La tempête éclata, terrible, écrasante,— pour le professeur, pensez-vous déjà, lecteur ! oh ! que nenni—pour l'élève !

La pauvre Anna fut sacrifiée.

Nous sommes en Anjou ; il faut bien s'en souvenir. Là, on ne connaît ni Malibran, ni Paganini, ni Lablache, ni... enfin, en Anjou l'art moderne est à l'état d'espérance !

Les grands-parents sont donc irrités contre

la petite-fille. Elle est une incapacité, une *propre à rien* !

Ainsi on s'exprime à Château-Gontier.

Quant à M. A. P****d, bien entendu qu'il passe désormais pour un type de désintéressement, un prototype musical.

Cela va sans dire.

Certes, la France est un grand pays, ce n'est pas moi qui la dénigrerai. Je me plais à reconnaître que ma patrie fait à chaque heure des efforts inouis pour sortir des langes du préjugé. Mais, l'impartialité me force à l'avouer : il y a, en France une tendance à la routine, un penchant à la tradition qui glacent, quand ils ne pétrifient pas, les aspirations de la jeunesse vers des routes nouvelles.

La province, la Mayenne surtout est sujette à ces inclinations.

Anna de La Grange fut vertement gourmandée et sermonnée.

Elle était alors âgée de neuf ans et demi.

Le caractère de l'enfant était doux, timide, soumis ; mais la nature de l'artiste était, déjà, fière, forte, indépendante.

Anne déroba une plume, du papier, et écrivit, en cachette à son père :

De son épitre, elle a conservé le brouillon. Peut-être mes lecteurs ne seront-ils pas fâchés de lier connaissance avec le style de la toute jeune fille :

" Mon bon petit père,

" Je suis très instruite ; je connais l'histoire par cœur, et je m'ennuie à mourir. Si tu ne viens pas me chercher, je meurs de chagrin ou me sauve.

" Ta fille,

" qui t'embrasse bien tendrement,

" ANNA."

Celui qui connaît la femme de trente ans, conçoit l'enfant de neuf ans.

Il prend note de cette lettre et ne la discute pas.

III

LA PRÉDICTION.

Monsieur de La Grange reçoit cette lettre. Il en est surpris. Sa surprise n'a rien que de très naturel. Cependant M. de La Grange n'hésite aucunement. Entraîné par son amour paternel, ou dicté peut-être par un de ces heureux pressentiments qui viennent, à certaines heures, nous suggérer un plan de conduite qu'on ne saurait expliquer aux autres, pas même à soi et qui, néanmoins, nous maîtrisent comme une inflexible loi, il prit les mesures nécessaires pour qu'Anna revînt immédiatement près de lui.

La jeune fille ignorait la sensibilité de son cœur.

Au moment de partir, elle s'aperçut tout-à-coup que, déjà, elle était attachée à Château-Gontier par mille liens invisibles.

Tout quinteux, tracassiers et étroits que fussent ses vieux parents, ils avaient, au demeurant, un fond de bonté solide. En maintes circons-

tances, Anna l'avait expérimenté. De plus, elle s'était déjà créé dans la petite ville quelques amis au nombre desquels, il ne faut pas oublier cette chère Flora, la chienne dont nous avons parlé. Pour peu durables que soient les impressions dans le bas âge, elles sont profondes à l'instant où elles se manifestent.

L'enfant eut toutes les peines imaginables à s'arracher au lieu qu'elle détestait si fort naguères. Quand elle monta dans la chaise-de-poste, qui devait la ramener à Paris, de grosses larmes perlaient sur ses joues.

Retournons aussi avec elle à Paris.

Anna est donc rentrée au berceau de sa naissance, de ses rêves et de ses grandeurs. Elle n'a pas plus de dix ans. Mais déjà l'intelligence rayonne sur ses traits. On s'arrête pour la voir passer. Son visage est marqué au coin de la prédestination. L'homme frivole, abaisse sur elle son œil, quand elle se promène aux Tuileries ou au Luxembourg ; il regarde avec complaisance cette figure, couronnée d'une abondante chevelure noire, dont les grappes jouent sur un col blanc comme l'albâtre. Il se demande ce qui surprend ainsi son attention ; il examine les traits ; il cherche ; et, tandis qu'un

autre objet le détourne bientôt d'un commencement d'études, l'homme sérieux, l'observateur, physiologiste ou psycologiste, à l'aspect d'Anna, découvre qu'elle est animée du feu prométhéen. Aussi, de ses yeux, il l'accompagne loin, loin, tant qu'on la peut distinguer... Lorsqu'elle a disparu, les pensees du savant sont à côté d'elle.

M. de La Grange, s'occupa de l'instruction de sa fille dès qu'elle fut de retour. Près d'elle, il appela d'excellents professeurs de littérature et de langue. En même temps, il lui fit apprendre ce que nous appelons les *arts d'agrément*. Anna reçut donc des leçons de dessin comme elle recevait des leçons de musique ; et ses maîtres de musique étaient rien moins que Stammati, Kalkbrenner et Batta !

Les progrès de l'enfant furent rapides, miraveilleux, devrais-je dire. Sa onzième année n'était point encore révolue que le grand monde parisien l'avait dénominée *le petit prodige*. De tous les salons du faubourg St. Germain, les invitations pleuvaient autour de mademoiselle de La Grange. On se la disputait. Mais le père n'était heureusement pas prodigue de sa fille. Il savait que les succès, récoltés préma-

turément, gâtent l'esprit et le cœur. C'est pourquoi il refusait obstinément de la laisser sortir de ce cercle d'intimes que nous connaissons. La réputation d'Anna ne souffrit pas. Bien au contraire : elle grandit considérablement. Mais la jeune personne n'était jusqu'alors célèbre que comme pianiste. Tout-à-coup la beauté de sa voix se révéla.

Au soleil s'était fondu le manteau de glace de l'hiver. Le printemps revêtait sa mantille parfumée. Dans les airs courait une douce brise. Sur les plaines pointait la végétation : ici c'était l'herbe fraîche, là le feuillage aux couleurs vivaces, tantôt foncées, tantôt légères. Ailleurs, les roses fendaient leurs capsules pour embaumer la terre. On respirait les haleines aromatiques du mois de mai. Les maisons devenaient lourdes aux épaules. Tout peuplés de chantres aîlés, les champs et les bois invitaient à leurs concerts. Anna prie son père de la mener passer une journée à la campagne. M. de La Grange convie quelques amis à une partie de plaisir. On part de bon matin. De frais bocages sont trouvés. On fait halte, on déjeûne, et la compagnie, comme c'est l'habitude, s'éparpille en se donnant rendez-vous pour le dîner.

D'abord Anna, toute joyeuse de la joyeuseté de la belle journée qui s'annonçait, se prit à courir après les papillons, à cueillir des fleurs. Puis, elle s'assit près d'une source, sous un arbre à la ramure vigoureuse. La jeune fille méditait en effeuillant une pâquerette moins blanche que les doigts qui en arrachaient symétriquement les pétales, quand un son, grave et doux, harmonieux et retentissant, partit au-dessus de sa tête. Anna écouta. Le son continua, s'élevant à ce moment, s'abaissant à cet autre, tour à tour vibrant et murmurant, toujours pur, toujours suave. Voici qu'il tombe à l'oreille comme une pluie de trilles et d'arpèges, et voilà qu'il monte au ciel large, puissant comme la voix de l'orgue. Il va, roucoule, vient, court, se traîne, file comme le vent, bondit comme la cascade, s'élance comme le torrent, ou bien, semble dormir comme le lac, lutiner comme le zéphyr, et, subitement, alors que vous n'y songez pas, il vous fascine comme la syrène !

Imagine-t-on que je m'en vais dire que c'est un rossignol qui chante ? Oh ! non.

Anna écoute encore ; vous savez ce qu'il y a d'immatériel dans les sensations que cause le chant du rossignol, n'est-ce pas ?

Je me tais et vous ne blâmerez point ma réserve.

Anna écoute donc toujours.

L'heure quitte l'heure; les instants fuient dans un baiser qui dure comme la romance du rossignol.

Mais, qu'est-ce ? Un des frères de Philomèle lui répliquerait-il, ou n'est-ce que l'écho de la roche voisine ?

Grâce à Dieu, ce n'est pas un écho, pas un frère ; mais ce qui vaut mieux, pour moi, c'est une sœur ! c'est l'enfant accroupie au pied du chêne ! c'est elle que la nature a inspirée ; elle qui, sans le savoir, sans s'en douter, peut-être, par spontanéité, par nécessité vient de répondre à la déclaration du roi des chanteurs !

Anna tressaille à ce déluge de mélodie qui embrasse tous les timbres de l'orchestre... Elle s'oublie.

Après avoir, à son insu, souvent redit les inspirations de la Malibran, elle essaie de redire le chant du rossignol.

Et elle fait une note, puis deux.... puis, le soir, au moment où le crépuscule penche ses

ombres, elle est encore là, sous son chêne. On l'appelle ; on furète.... on la trouve !

Elle déroule une gamme, en *stacato*—mais une *gamme à la rossignol*.

Telle est l'origine de cette vocalisation naturelle et instrumentale qui a valu à madame de la Grange le nom de *Rossignol de Meudon !*

Elle gazouillait encore son thême ; Paganini émerveillé demandait qu'on le laissât continuer, alors qu'elle fut ravie à ce songe d'une réalité future.

Quelques mois après, l'automne versait ses pleurs d'argent ; il faisait bien froid. Tandis que riches et pauvres s'affriandaient aux vitrines des magasins de Paris, deux femmes voilées traversaient le Pont-aux-Changes.

De ces deux femmes, l'une, grande, aux manières aisées et hardies, accusait l'âge mûr ; l'autre svelte, mais d'une taille au-dessous de la moyenne, à la démarche incertaine, semblait hésiter à chaque pas qu'elle faisait en avant.

Sans échanger un mot, les deux femmes se dirigèrent vers la rue du Four.

Dans un étroit passage, devant une haute maison, borgne, elles s'arrêtèrent.

Là, les rayons du soleil n'avaient jamais pénétré.

L'atmosphère était lourde, méphitique et nauséabonde.

Les deux femmes s'enfoncent dans un corridor obscur, visqueux. La plus jeune paraît reculer ; l'autre, quoique tremblante, l'excite.

Cinquante marches branlantes les conduisent à une porte.

—Oh ! non, dit encore la jeune ; non, je n'irai pas ; je n'ose....

—Enfant ! fait sa compagne en souriant.

La porte s'ouvre.

Les deux femmes sont introduites dans une sorte de bouge à demi-éclairé par une lampe fumeuse ; des reptiles affreux pendent, empaillés, au plafond, se montrent dans les bocaux ; des monstruosités tapissent les murailles, hérissent le plancher.

Une mégère est là, devant la lampe, vêtue d'un costume impossible à dépeindre.

—Allons-nous-en, dit la jeune fille ; j'ai peur !

—Oh ! la folle! reprend l'autre. Quoi ; crai-

gnez-vous, les fantasmagories de la mère Céleste !

—Mais, amie....

—Je vous ai promis votre bonne aventure ; vous l'aurez.

L'horrible pythonisse, prend la main gauche de chacune des dames ; elle l'examine, elle décrit des signes mystérieux. Un cercle est tracé autour d'elles ; deux réchauds allumés ; dans la pièce se répand une odeur infecte ; sur la paume de la main gauche de la plus jeune des dames brille une flamme vive, tandis que sur la main gauche de la plus vieille apparaît une lueur bleuâtre, agonisante.

La sibylle continue ses simagrées. Elle prononce des mots cabalistiques, grince des dents, articule des accents étranges, et, enfin, s'écrie en frappant successivement sur l'épaule gauche de chacune des deux femmes.

— Reine aujourd'hui !

— Reine demain !

La dernière de ces femmes s'appelait Anna de La Grange ; la première est trop connue pour qu'il nous soit besoin de la nommer.

IV.

LES DÉBUTS.

En 1839, M. de la Grange appela le célèbre Bordogni à donner des leçons de chant à sa fille. Bordogni avait entendu parler des merveilleuses dispositions d'Anna pour les diverses branches de l'art musical Il consentit, et bientôt proclama que son élève égalerait, si elle ne dépasserait pas, les plus éminentes cantatrices du jour.

Il conjura son père de la laisser jouer quelquefois sur le théâtre particulier de M. le comte de Castellane. M. de la Grange se fit beaucoup prier. Il répugnait, ainsi que nous l'avons déjà dit, à exposer l'enfant aux applaudissements comme à la critique des étrangers. Mais on mit tant d'instances à lui demander une simple permission qu'il fallut bien la donner.

Anna fut conduite, un soir, à l'hôtel du dilettante par excellence. M. de Castellane lui fit un accueil charmant. La jeune fille débuta

par de grands morceaux pour piano. Haydn, Meyerbeer, Halevy furent les premiers maîtres qu'elle interprêta. La traduction de ces puissants compositeurs exige, on le sait, une entente profonde de la musique ; une oreille exercée et le génie de l'instrumentation. Anna possédait déjà tout cela. On la combla de bravos, de bouquets et de caresses. Dès lors, elle fut la souveraine du théâtre de M. de Castellane.

Et ce théâtre, c'était le théâtre de la mode et de la fashion.

Il faisait ou défaisait, à son gré, les réputations des artistes de profession. Ses verdicts étaient sans appel.

Ayant admiré Mlle de la Grange comme pianiste, M. de Castellane et ses amis voulurent l'admirer comme chanteuse. Avec une grâce adorable, Anna acquiesça aux sollicitations qui lui étaient adressées : elle dit une romance ; on la bisse ; elle lance alors un solo d'opéra et voilà, qu'après l'avoir écoutée, c'est une furie de battements de mains, de trépignements de pieds à faire crouler la salle.

Quelques jeunes gens s'élancèrent par dessus la rampe et portèrent la noble demoiselle en triomphe jusqu'à sa voiture.

Décidément, Anna était prédestinée.

Bientôt nous la retrouvons à la salle Ventadour. Dans un concert au bénéfice des pauvres polonais, elle prélude à sa gloire future. Elle sème les fleurs de la couronne qui doit ceindre son front.

A la fin de ce concert, cinquante proscrits polonais vinrent s'agenouiller devant elle, pour la remercier au nom de toute une nation du magnifique résultat, que, grâce à elle, avait obtenue l'entreprise charitable de la princesse Tchartoryska.

A partir de ce moment, Mlle de la Grange est l'idole de la société parisienne. Elle nage dans la haute atmosphère de l'enthousiasme. C'est à qui l'aura le soir, dans les palais, à l'heure ou les camélias ourlent les escaliers de marbre blanc, où les lustres,—ces fleurs d'or aux pistils de bougies,—étincellent joyeusement ; où la foule radieuse de beauté et de parure encombre les salons. Oui, c'est à qui l'aura. On la convie un mois d'avance, et sur sa liste d'invitations, elle n'a qu'à choisir parmi les noms les plus princiers, pour faire des heureux !

Nous avons ouï raconter qu'une fois, Mlle de la Grange, ayant chez la duchesse de N***.

joué avec ce sentiment exquis, cette émotion vibrante qui la caractérisent, un air de Donizetti, et ayant été exaltée au plus haut point par un auditoire fanatique, se retira dans un boudoir pour échapper au torrent d'admiration qui fondait sur elle.

Fatiguée par les impressions de la soirée, Anna s'était laissé tomber sur un sofa, et abandonnée à un rêve qui lui parlait peut-être d'hommages, d'adorations, d'un trône d'or au sein des populations de la terre, ravies ! quand ces voix, parties de la porte d'ivoire des songes, furent interrompues par une autre voix.

Elle disait d'un ton doux et sympathique :

— Oui, vous êtes née pour le monde entier ! pour le conquérir et le dominer par l'harmonie. Laissez là les salons de Paris. Quelques mois encore, et ils seront trop étroits, trop étouffés pour vos accents. Croyez-moi : si vous travailliez la musique instrumentale, vous serez grande pianiste ; si vous chantez, vous serez l'étoile lumineuse des cantatrices. Je vous le prédis et suis sûr de ce que j'avance.

—Mais, qui êtes-vous donc, monsieur ? demanda Anna encore à demi-assoupie.

—Je suis Donizetti, mademoiselle, répliqua

un jeune homme en saluant et disparaissant en même temps.

Par malheur pour mademoiselle Anna de la Grange ; par bonheur pour le public, la prophétie de la chiromancienne et celle du compositeur devait prochainement se réaliser.

V

ÉPREUVES.

" L'art c'est l'art, et puis voilà tout."

L'abbé Constant a écrit quelque part : " La douleur, c'est la fatigue de l'humanité en progrès." Ce mot peut s'appliquer à l'art. Laissez Mlle de La Grange vivre, tranquille, dans l'abondance, à sa gentille maison du boulevard des Capucines ; et, pour toujours, vous serez privé de cette prima donna qui vous enchante vous, pauvre, comme vous riche, et qui ajoute, ô France, un si beau fleuron à votre diadème de gloire !

La Providence a des décrets aussi incontestables qu'imprescriptibles.

Dans sa sagesse, elle avait résolu qu'Anna, aurait le globe pour domicile, ses habitants pour famille, ses langues pour panégyristes; et, comme elle a coutume de faire pour ses enfants chéris, la Providence prépara une série d'épreuves à notre héroïne. N'est-ce pas au creuset de l'infortune que s'épurent les qualités de l'esprit comme les qualités du cœur; l'amour de l'art, comme l'amour de l'humanité?

Le vent de l'adversité souffle sur la maison, de La Grange. Des banqueroutes successives assaillent le père d'Anna. Quelques spéculations essayées dans le but de relever sa fortune achèvent de le jeter aux griffes des créanciers.

M. de La Grange est ruiné. Son front se courbe; ses cheveux blanchissent; il voudrait que sa fille ignorât la triste position où il se trouve réduit. La vue de cette enfant délicate, et qu'il aime tant, le navre maintenant.

Il s'efforce pourtant de lui dérober l'état de ses affaires. Que ne donnerait-il pas pour qu'elle ne le connût jamais? Ses joies à lui, sa vie, avec quel plaisir, il les sacrifierait à la seule condition que son Anna jouira du bien-être où elle a passé son premier âge! Mais cela est impossible. Alors qu'il tente des efforts inouis

pour paraître encore dans l'aisance, un officieux avertit la jeune fille du dénûment qui heurte à sa porte. Anna a plus de vertus que de talents. Elle va trouver son père et lui dit :

—Vous m'avez tout donné jusqu'à ce jour, permettez que je me montre digne de vos bienfaits !

M. de la Grange joue l'étonnement.

—Mon père, dit encore la jeune fille : dans sa munificence, Dieu a daigné m'accorder quelques capacités. Souffrez que je les consacre à relever notre maison.

Mais, artiste ! est-ce concevable ? Le baron de la Grange mourrait plutôt que de voir son enfant, *gagnant* leur vie, sur un théâtre public.

Anna tient ferme. Elle fait des représentations respectueuses. Ce n'est, d'ailleurs, point pour elle qu'elle ira conquérir richesse et réputation ; que lui importent ces choses, à elle ! Est-ce qu'elle ne saurait pas se contenter d'une existence modeste et ignorée ! Mais son vieux père avant tout. Il est habitué au confort, sinon au luxe, lui. La jeune fille le sait bien. Qu'elle aille se perfectionner en Italie, et par l'auréole dont elle entourera son propre nom, elle éclipsera jusqu'au blason de ses aïeux.

Heureux peut-être de ce coup de la fatalité qui leur promet une sœur, Pasta, Donizetti, tous les apôtres de l'art musical, encouragent Anna, pressent M. de la Grange.

A ce dernier, on arracha un consentement ; et, vers la fin de 1842, Anna quitte le foyer domestique pour se rendre à Milan.

Mais, avant de s'éloigner de Paris, Mlle de la Grange, secondée par quelques élèves du Conservatoire, avait donné un concert à la salle Hertz. La recette s'était élevée à 6,000 francs destinés aux frais du voyage.

Ensuite, comme César, après avoir traversé le Rubicon, elle put s'écrier :—Le sort en est jeté !

Anna monte en diligence, elle est accompagnée de Mme sa mère. Le bagage des deux dames est mince ; mais leurs espérances sont grandes, aussi grandes que leurs craintes. Par malheur, un ami, assez peu avisé, avait conseillé à notre héroïne de donner quelques concerts dans les grandes villes sur la route de Paris à Marseilles. Anna adopta l'idée, et perdit son temps et son argent. La province, en France, préfère généralement les réputations faites aux réputations à faire.

Vers la fin de novembre, Mlle de la Grange et sa mère arrivent, enfin, à Milan, avec la très modique somme de 75 francs dans leur bourse.

Anna est alors, au physique, une jeune personne extrêmement séduisante. La noblesse de ses traits, le feu de son regard et l'élégance irréprochable de sa taille, ont déjà attiré sur elle les critiques amères des femmes, et les madrigaux musqués des hommes. Mais autre passion que coquetterie brûle en son cœur. L'art à qui elle s'est fiancée est un maître despotique qui ne souffre ni inconstance, ni rivalité. Mlle de la Grange était fermement résolue au travail. Elle s'empressa de remettre à leurs destinataires les lettres de recommandation qu'elle avait emportées de France, et puis elle se livra, avec ardeur, à l'étude de l'italien et de la musique, sous la direction de M. Lamperti.

Cependant les faibles ressources de Mme de la Grange et de sa fille s'epuisèrent vite. Les pauvres femmes durent subir la dure nécessité d'engager leurs bijoux pour vivre ; car à débuter sur un théâtre on n'y pouvait songer ou plutôt Anna n'y voulait pas songer. Voici pour quelle raison :

Milan a, je ne sais trop pourquoi, été appelé

le berceau du chant. Quiconque n'a point pris de leçons dans cette ville ne sera jamais admis sur la scène d'un théâtre italien ; parce que tous directeurs de ces théâtres forment une coterie et leurs agents sont, pour la plupart, des maîtres de chant qui résident à Milan. C'est là que se contractent les engagements, entre les pauvres artistes et ces usuriers d'une nouvelle espèce. L'affaire se bâcle de la façon suivante : Un élève arrive à Milan, l'esprit léger la bourse plus légère encore. Il vient prendre des leçons. Mais les professeurs sont chers, et notre élève, dont l'estomac est fréquemment en peine de nourriture, est bientôt réduit à aller trouver ce qu'un nomme un *impressario* (entrepreneur). Les impressarii, sauf de rares exceptions, sont de vieux choristes usés jusqu'au larynx, ou des danseurs réformés, ayant amassé quelque sous et les ayant fait fructifier à l'aide de la numération qui a pour principe fondamental : *Je pose quatre et retiens dix.* Mais, pas de médisance. L'élève est reçu, toujours avec une dignité froide, rarement polie, comme un jeune auteur par un éditeur. Après quelques pour parlers, l'élève est, par son patron, conduit chez un maître de musique qui doit *essayer* sa voix. La voix est-elle bonne, l'impressario se méta-

morphose. Il est doux, patelin. Sa bouche est tout emmiellée. Il consent à proteger le novice, paiera ses leçons, le nourrira et le logera (un grenier et quelques livres de macaroni gâté) à la seule condition qu'en retour de tant de bienfaits le dit élève acceptera un contrat ainsi conçu :

" *Moi, soussigné——— m'engage avec M. V.... pour six ans, à raison de huit cents francs pour les deux premières années et de quinze cents pour les années suivantes.*

" *Et M. V.... a le droit de me céder à un autre directeur ou m'envoyer dans tous pays de l'Europe, ainsi que dans les villes d'Amérique, Australie, Afrique, où se trouve et se fera un opéra.*

"*(Signé)*

" *Fait à Milan, le* "

Une fois ce marché passé, voilà un artiste, quel que soit son sexe, vendu, esclave pour les six plus belles années de sa vie. Et, vainement, sera-t-il le meilleur chanteur du monde, il ne pourra ni rompre son engagement, ni demander une augmentation de traitement ! N'est-ce pas une infamie révoltante ? Et le public s'imagine

que les artistes sont les gens les plus libres et les plus insouciants de la terre ! Ah ! ceux qui ont franchi la rampe des théâtres et sont descendus dans les coulisses savent trop ce qu'un rire peut coûter de douleurs, quel poids de fer il faut souvent soulever pour lancer un d'indépendance ! Que j'en ai vu de désespoirs s'agiter et se tordre derrière cette ligne de feu qui semble séparer le monde réel du monde idéal ! Bien des personnes ont connu, en 1852, un tenor qui faisait fureur à Londres. C'était ce malheureux Galvani, qui disparut tout-à-coup. Son histoire est celle de bon nombre d'artistes, hélas ! Galvani était engagé pour cinq mois, et il ne touchait que cinq cents francs par mois ! encore, parce que le directeur avait exigé qu'il reçût cette somme de l'impressario qui le lui avait livré au prix de *quarante mille francs* pour les cinq mois !

On le fit chanter tous les soirs ; on le mit sur les dents ; il perdit sa voix, et, après avoir fait la fortune de son entrepreneur, il est destiné à mourir dans la misère !

Pour échapper aux serres d'un impressario, le célèbre baryton, Ronconi, fut obligé de payer 120,000 francs ; Gardoni dut débourser

30,000 francs, et Bettini, qui eut tant de succès à New-York, Paris et Londres, donna 35,000 francs.... On pourrait citer des milliers de faits du même genre. Mais j'aime mieux retourner à Mlle de la Grange, tout triste que soit le tableau que je vais avoir à peindre maintenant.

Les débuts de Mlle de la Grange, en Italie, furent entourés de difficultés de toute espèce. D'abord, au lieu de l'accueillir comme une sœur, les artistes, ses confrères, la regardèrent d'un œil envieux. Pour eux, elle avait le double tort de n'être pas Italienne et d'appartenir à un monde qui n'est pas ordinairement le leur. De plus, elle dut affronter les railleries et le dépit de ces prétendus Mécènes que vous rencontrez dans les avenues de tous les théâtres. Anna était belle, pure et douée d'un caractère ferme : elle eut le sort des grandes âmes. Ses camarades la dénigrèrent. A son nom, elles accolèrent l'épithète de *la superba ;* et puis les impressarii ne voulurent point s'occuper d'elle, tout en lui reconnaissant des talents du premier ordre. C'est qu'à cette classe de marchands d'artistes, il faut plutôt une donzelle qui soit en faveur près d'un duc ou d'un million-

naire, qu'une bonne chanteuse, honnête et sans protection.

Anna ne pensa même pas à perdre courage. Elle s'arma de patience ; et, bravement, accepta la coupe de misère que, par son dévouement, elle s'était préparée. Nous la voyons dans une petite chambre, travaillant de grand matin à un ouvrage d'aiguille. C'est cette tapisserie ou cette broderie qui donnera le pain quotidien à la mère et à l'enfant. A dix heures la jeune fille quitte le modeste réduit ; elle est simplement vêtue, mais avec ce luxe de propreté qui séduit les regards. Anna maintenant court à travers les plus somptueux quartiers de Milan. Elle entre dans un hôtel, pour en sortir une heure après, rentrer dans un autre, y rester le même espace de temps, et ainsi de suite jusqu'à 4 ou 5 heures de l'après-midi. La jeune fille alors gagne, en donnant cinq ou six leçons, le prix que lui coûtera la leçon de musique qu'elle-même prendra dans la soirée. Et, après cette leçon, dont elle achète les fruits par tant d'efforts et de résignation, la pieuse enfant reprend le chemin de l'humble mansarde où l'attend sa mère.

Anna se remet au métier. Mme de la Grange lui fait une lecture, non une de ces lectures légé-

res qui corrompent le cœur et faussent l'imagination, mais une lecture sérieuse, qui tend à développer l'esprit de sa fille et à lui élever l'âme.

A minuit, les deux femmes font leur prière à Dieu et s'endorment confiantes dans l'avenir.

Deux années s'écoulent de la sorte. Les progrès d'Anna ont si fort surpris son maître de musique qu'il en parle au marquis de Médicis. Le marquis, vieillard à cheveux blancs, qui, toujours, s'est montré l'appui des véritables artistes, veut qu'Anna lui soit présentée. Il la fait chanter, il est émerveillé, et, deux jours après, il annonce qu'il lui a trouvé un théâtre.

La veille, Mlle de la Grange avait souffert une des plus rudes humiliations qui puissent atteindre un cœur sensible et délicat.

Depuis une semaine, le travail lui avait subitement manqué et elle avait été contrainte de demander crédit à son hôtelier.

Ce à quoi l'autre avait répondu en haussant les épaules :

—*E che ! perche per la superba, quando non ci da mangiar fat come gli altri ; non siete brutta !*

Et la pauvre enfant indignée n'avait pu que dévorer cet affront avec ses larmes !

Oh ! de combien d'épines brisées se compose ce diadème de gloire qui brille au front de Mme de la Grange. Quand on se souvient de ses labeurs ; quand on compte ses déceptions, quand on la suit pas à pas au calvaire de la douleur morale, on sent grandir l'admiration qu'elle nous a inspirée et on lui accorde cette haute estime qu'habituellement le public refuse aux artistes dont il est le plus enthousiaste.

VI.

PREMIERS SUCCÈS.

Parmi les nombreux amis de sa famille et les siens propres, il en est un dont Mme de la Grange conserve religieusement la mémoire dans le livre de ses souvenirs. Je veux parler du docteur Amussat de Paris qui, plus d'une fois, lui vint en aide, alors qu'elle végétait sous le ciel d'Italie. C'est à lui, peut-être, que nous devons la jouissance de cette organisation mu-

sicale à coup sûr une des plus belles qu'ait jamais possédées la scène lyrique.

Sans ses exhortations affectueuses, et, n'ayons pas honte de l'avouer, sans les secours pécuniaires qu'il lui fit passer, qui sait, si malgré son énergie, malgré sa passion pour l'art, qui sait si Anna ne se fut pas laissée aller au découragement ? Qui sait si, vers la fin de l'automne de l'année 1844, nous eussions assisté à la représentation où elle figura au théâtre de Varèsi, — à ce théâtre témoin des débuts des plus fameux chanteurs : Rubini, Tamburini, Ronconi, Bordogni, Pasta, Dupré ?

Ce fut dans le *Nabuco* de Verdi, s'il m'en souvient bien, qu'Anna de la Grange se montra pour lapremières fois devant un auditoire italien. Elle remplissait le deuxième rôle. Mais son chant et son jeu étaient si frais, si originaux et si entraînants que la prima donna fut éclipsée et tous les honneurs de la soirée revinrent à notre héroïne.

Les succès publics commençaient pour elle.

Redemandée à grands cris, elle dût reparaître plusieurs jours de suite dans le même emploi. Alors la jalousie effectua contre elle une tentative d'empoisonnement que tout les

journaux de l'époque ont rapportée, mais en adoptant des versions différentes. Je ne crois pas inutile d'enregistrer ici le fait, moins pour amuser mes lecteurs, que pour relever les erreurs qui ont circulé à ce propos. L'évènement, d'ailleurs, ne manque pas d'intérêt dramatique, et les détails m'ont eté racontés par un des principaux acteurs.

A la seconde représentation de l'opéra de Verdi, Mlle de la Grange, fut inondée par une pluie de bouquets, après qu'elle eut chanté sa cavatine. Au nombre des bouquets, il s'en trouvait un, composé exclusivement de violettes, disposées avec une délicatesse exquise. Quand même Anna n'aurait pas eu pour ces fleurs une prédilection particulière, la coquetterie de leur arrangement lui eut fait distinguer le bouquet de tous les autres. Elle le prit, le fixa au corsage de sa robe, et le porta, pendant plusieurs heures, en respirant, de temps à autre, les arômes balsamiques qu'il exhalait.

Le jour suivant, à la fin de la cavatine, même ondée de fleurs, même bouquet de violettes, même préférence pour lui. Quatre fois de suite cette scène se renouvelle. Mais le sixème soir, le bouquet change de forme. Il

est si touffu que la jeune cantatrice renonce au désir de le placer sur son sein. Elle le donne à sa camériste, en lui recommandant d'en prendre soin, et continue son rôle.

Sur ces entrefaites, le médecin de Mlle de La Grange vient à passer dans le couloir du théâtre, couloir très obscur comme le sont généralement ceux des salles d'opéras en Italie.

Il entend parler à côté de lui d'un ton mystérieux. Il s'arrête : écoute.

—*E ben* ? demande une voix de femme.

—*E ben*, répond très bas, une voix d'homme, *colgo è fatto il mazzo è gettato !*

Le docteur frémit. Il savait trop bien jusqu'où peut aller la jalousie des femmes, et surtout des actrices, pour ne pas suspecter immédiatement qu'il se machinait un crime. Sans attendre la continuation du dialogue, il s'élance sur la scène en criant :

—Le bouquet ? le bouquet ? où est le bouquet ?

On cherche la femme de chambre ; on la trouve évanouie dans la *camerino* (loge) de sa maîtresse. Près de cette fille, git un bouquet de violettes. Il est examiné avec précaution, et

l'on remarque que le calice des fleurs est couvert d'une poudre blanche que le moindre souffle fait voltiger en l'air. C'est un toxique des plus subtils.

On avait essayé d'empoisonner Mlle de La Grange par aspiration !

La police fut prévenue. Le médecin d'Anna fit lui-même la déposition. L'auteur de ce hideux attentat ne tarda point à être découvert. C'était un étudiant à l'Université de Milan. On le disait fort épris de l'envieuse prima donna. Comme ce jeune homme appartenait à une puissante famille, la *justice* se contenta de le renvoyer à ses parents, et de signifier à la rivale de Mlle de La Grange de sortir de la ville. De cette façon l'affaire fut étouffée.

Quelques partisans des coupables, furieux du mauvais résultat de leur trame, voulurent se venger, en brisant, à coups de pierres, les fenêtres de la maison où demeuraient les dames de La Grange. Mais les autorités réussirent heureusement à réprimer ces désordres. D'ailleurs, le succès d'Anna grandissait avec une telle rapidité, que les ennemis de la cantatrice, eux-mêmes, finirent par rendre hommage à son génie.

Elle donna quatre-vingt représentations consécutives. Puis, les prières d'engagement lui arrivèrent de toutes parts. Alors, elle dut se féliciter d'avoir eu foi en sa bonne étoile et repoussé les propositions que, dans les mauvais jours, lui avait faites un impressario.

Cet homme, qui flairait le talent d'une lieue, avait, par hasard, entendu Anna un soir qu'elle chantait chez elle en s'accompagnant sur le piano. Ayant pris des informations, il sut que Mlle de La Grange était dans l'indigence. Prévoyant que s'il pouvait lui faire signer un marché, elle serait pour lui une mine d'or, il s'introduit chez elle, fait des ouvertures. Anna les repousse. Il insiste. La jeune fille lui rit au nez. Il se fait généreux, il parle de mille francs par mois, pour un contrat de six ans. Mme de La Grange, mère, éblouie par cette offre, souhaiterait qu'Anna consentît.

—Non, ma bonne maman, répond-elle. J'ai mieux que cela en vue.

L'impressario piqué lui dit alors, avec cet accent douceâtre qui rappelle beaucoup celui des Juifs polonais :

—Ma cère dame, vous avè tort ; ze vous propose oune affaire ben avantazeuse, souperbe.

Pensez-y, avant de me refouser. Vous vous en repentirez ; ze vous le garantis. Ze souis connou dans le pays, et avant de vous engazer, on viendra demander mon opinionè. Si vous vouliez, ze ferais de vous oune Malibran. Au sourplous, ze reviendrai dans quelques zours.

Il revint en effet, mais en pure perte. Furieux d'être éconduit, le trafiquant d'artistes menaça la jeune fille :

—Ah ! vous ne voulez pas de mon engazement ! Eh ben ! prenez garde ! ze ferai tout pour vous nouire.

Cette parole fut fidèlement tenne ; et, sans le marquis de Medicis, Anna, malgré son indomptable persévérance, aurait peut-être langui bien des années encore au sein de l'obscurité avant de pouvoir planer dans les lumineuses régions de la renommée.

Maintenant, la popularité lui a prêté des ailes ; elle prend son vol : suivons-la !

VII.

L'ARTISTE.

Dans un rapide essor, mademoiselle de La Grange parcourt les principales villes de l'Italie. Ceux qui, une fois, l'ont entendue cherchent à la retenir pour l'entendre encore. Mais le *Rossignol de Meudon* est capricieux et volage. La cage l'épouvante. Ce n'est qu'en pleine liberté qu'il aime à verser les perles liquides de son gosier, et il vous échappe au moment même où vous espérez l'avoir captivé.

Anna s'en va cueillir un myrte à Pavie ; delà, tandis que le public enthousiasmé jusqu'au délire, veut la conserver dans ses murs, elle se sauve à Turin. Elle y a été devancée par sa réputation. Une foule immense l'attend à la descente de la voiture. Elle est accompagnée jusqu'à son hôtel par les flots grossissants de cette foule, musique militaire en tête.

Dès le lendemain, elle fanatise son auditoire qui lui présente une couronne de laurier en or.

Les journaux italiens mettent spontanement son nom à la hauteur de ceux de Fadolini, Frizolini et Grisi.

C'est, je crois, à la suite de cette soirée que Mery qui se trouvait à Turin, lui adressa les vers bien connus :

Vous serez grande un jour, mon présage est certain.
De votre vie encore vous n'êtes qu'au matin
Déjà votre voix nous excite....
La palme d'Italie au soleil vous attend,
Et Rossini, joyeux, sur son trône éclatant,
Dira : Malibran ressuscite !

Les sociétés aristocratiques, si fières en Italie, l'appellent à leurs fêtes. Elle obtient ce qu'aucune prima donna, hormis madame Sontag, n'a obtenu,—d'être traitée sur un pied d'égalité avec les grandes dames.

Turin entier est amoureux de Mlle de La Grange. Il a juré de ne pas la laisser partir ; il lui prépare un triomphe pompeux, lorsque tout à coup on apprend qu'elle s'est enfuie.

La voici à Bologne où Rossini la reçoit à bras ouverts. Le roi des maëstri reconnaissant une fille de sa race est heureux de l'asseoir à côté de lui sur son trône lyrique. Pendant dix-huit mois, il lui donne des leçons, lui qui est si

avare de son temps. Sous sa direction, elle chante le *Stabat Mater* et *Sémiramide*. La supériorité de sa diction dans le premier de ces morceaux lui rapporte le titre de maîtresse de chant au Conservatoire.

Anna habitait la même villa que Rossini. Un jour après avoir pris sa leçon, elle s'amusa à répéter les variations de Rhodes, en *staccato*. Se croyant seule, elle s'abandonnait au feu de son âme. Mais Rossini l'écoutait. A peine avait-elle fini qu'il s'écria :

—Bravo ! bravissimo !

Ensuite, s'approchant de Mlle de La Grange et lui serrant les mains, il lui dit avec chaleur :

—Ma chère, vous n'avez plus besoin de leçons. C'est à vous d'en donner aux autres !

Anna craint qu'il ne plaisante. Elle rougit, demande pardon.

—Non, non ! réplique-t-il. Chantez ainsi sur la scène, comme si personne ne vous entendait. Et si l'on siffle ; ma foi, vous direz que c'est un imbécile, Rossini qui vous a conseillé.

Mlle de La Grange obéit, le soir même. On l'applaudit avec frénésie.

Depuis lors, le maëstro cessa ses leçons à la jeune prima donna. Mais l'intérêt qu'il lui portait ne se ralentit pas. A son école elle apprit les rôles les plus difficiles du répertoire opératique. Pour sa voix il fit des points d'orgues, arrangea des airs, comme ceux qui émaillent le *Barbier de Séville*, *Sémiramide*, *Othello*. Enfin il lui témoigna une tendresse égale à celle qu'il manifestait pour Mlle Alboni.

Mlle de La Grange qui aimait Rossini d'une affection vraiment filiale, aurait voulu passer près de lui le reste de ses jours. Mais l'art commandait. Les larmes aux yeux, elle se sépara de son noble maître.

Elle vint à Rome. Dans la ville éternelle, elle joua comme prima donna *di gran cartelo*. Est-il nécessaire de rappeler ses succès? On la nomma membre honoraire de l'Académie de Ste. Cécile. La même année, elle signa un engagement pour le nouveau théâtre d'Ascoti. Les directeurs de ce théâtre firent sculpter en marbre blanc sa statue et la placèrent sous le péristyle, où elle se trouve encore et demeurera aussi longtemps que la niche qui l'enchâsse.

C'est qu'en Italie l'ouverture d'un théâtre n'est pas chose légère comme partout ailleurs.

On y procède sérieusement. Dans ce pays, l'inauguration d'un théâtre se fait toujours par artistes émérites, des célébrités du premier ordre. Pour éterniser la mémoire de ces artistes, on inscrit, en lettres d'or, leurs noms sur les murs de la salle. Et si parmi ces sommités il en est une dont les talents dépassent encore en hauteur ceux de toutes les autres, on lui élève un monument, une statue ainsi qu'il fut fait pour mademoiselle Anna de La Grange !

Magnifique hymènée que celui de la jeunesse avec le génie !

Oh ! que ne donnerait-on pour être Raphaël à dix-sept ans, Rossini à vingt, Malibran, ou Anna de La Grange au printemps parfumé de leur carrière, d'amour et de poésie !

VIII.

MARIAGE D'AMOUR.

En 1847, Mlle de La Grange se rend à Trieste, doucement penchée au bras de la gloire. Ensuite elle revient à Rome, où il lui arrive une petite aventure dont le souvenir mérite d'être conservé.

Certain soir, pendant un entr'acte, la prima donna reçut deux lettres. L'une renfermait une demande d'engagement avec 30,000 francs d'appointement, pour trois mois. Cette lettre était datée de Venise. L'autre, était signée comte B***. On s'attend à une déclaration d'amour et l'on ne se trompe pas. Le comte B***, mettait aux pieds de la *diva* son cœur, sa main et 75,000 livres de rente. Mlle de La Grange sourit, prend un crayon et écrit sur l'enveloppe de la première lettre : " Je vous souhaite beaucoup de bonheur.... sans moi ;" sur l'enveloppe de la seconde : " Je promets d'être à Venise le 15 septembre." L'artiste l'emporta sur la femme du monde,—dit le *Siècle* de Paris, auquel j'emprunte cette anecdote.— Nous avons beaucoup de femmes à 75,000 fr. de revenus et nous ne comptons qu'une seule de La Grange en France.

Compliment spirituel, parfaitement digne de celle à qui il s'adresse.

De Rome, notre héroïne va d'abord à Padoue. Elle y est acclamée avec un redoublement *del enthusiasmo italico*. Pour la fêter, on illumine les rues. Un soir, après le spectacle, les officiers autrichiens et les étudiants de l'Univer-

sité la supplient de monter dans une chaise à porteurs. Elle accède à leurs vœux. Ses admirateurs placent la chaise sur leurs épaules ; un immense cortège se forme, la musique militaire ouvre la marche, et Mlle de La Grange est transférée à son hôtel, a la lueur des torches, à travers les vagues d'une population ivre de joie !

A quatre heures du matin, la foule pousse encore des vivats sous les fenêtres de son idole. Les dilettanti organisent à son intention une partie de campagne, mais à six heures, la cosmopolite jeune fille s'embarque pour la capitale du royaume Lombard-Vénitien.

Elle entre à Vénise ; elle y entre de compagnie avec multitude d'illustres étrangers, qu'attire, de tous les coins de la terre, la grande Réunion des Savants. Cette assemblée, on le sait, est réputée aux quatre coins du globe. Elle se compose de deux à trois mille érudits. En outre, les curieux foisonnent.

Alors, plus que jamais, le théâtre devient un objet de sérieuses critiques. Pour la réunion des Savants, les Vénitiens cherchent les artistes les plus fameux. C'est ce qui a donné naissance au proverbe en usage parmi les impressarii : " Il

n'est pas permis à tout le monde d'aller à Vénise!" comme jadis on disait: "Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe!"

Mlle de La Grange n'obtient pas seulement un succès de scène, l'Académie *Apollinea*, de Vénise, lui confère son diplôme d'admission. Cette société est le parangon musical de l'Italie, nous pourrions dire de l'Europe. Dans ses archives, on lit les noms de Mozart, Beethoven, Cimarosa, Rossini, Meyerbeer, Donizetti, Auber, Verdi, Listz, Talberg, Lablache, Rubini, Adam, Malibran, Pasta, Halevy, Bellini, Harold, David, de La Grange, Dupré, Field, Moschelès, Varisi, Ricci, et quelques autres que je ne me rappelle pas.

La saison *déi dotti* n'est pas encore finie que, déjà, Mlle de La Grange est rengagée pour la saison suivante,—fait inoui dans les annales de l'opéra à Vénise, où les habitants sont aussi avides de changement, que d'illustrations lyriques.

Anna de La Grange avait alors vingt deux ans. Elle était dans tout l'épanouissement de sa beauté de femme, et seulement au bouton de sa beauté d'artiste. Des nuées d'adorateurs se pressaient autour d'elle. Mais tous ces pa-

pillons dorés ne réussissaient qu'à brûler leurs ailes à la flamme des yeux de la cantatrice. Billets doux, riches cadeaux, offres brillantes, rien ne parvenait à la fléchir. Un de ces soupirants s'écriait avec désespoir : " Serait-il donc vrai que le génie n'eût point de sexe ?" Le sot aurait dû songer que le génie n'a de sexe que pour le génie.

Déjà Anna aimait, sans se l'avouer, sans s'en douter peut-être, mais elle aimait ! Si ses yeux n'avaient pas remarqué un grand et élégant jeune homme, qui ne manquait pas une de ses représentations, écoutait en silence, se retirait sans bruit, et semblait étranger à la turbulente cohue qui battait des mains et des pieds autour de lui, l'âme de la jeune fille l'avait deviné. Cette âme entendait une âme sœur qui l'appelait et elle se complaisait à en écouter les accents. Le cœur d'Anna s'ouvrait à l'amour comme le calice de la pâquerette s'ouvre aux humides baisers de la rosée.

Maintenant elle trouvait son empire trop vaste. A dominer les nations, elle préférait régner sur un seul être qui l'aimerait comme elle-même l'aimerait : avec un dévouement sans bornes, une tendresse inaltérable !

Quant à elle, pour lui, elle sera,

Amie aux mauvais jours, aux jours heureux aimante !

Souvent, bien souvent, voyez-vous, Anna rêve. Elle cherche la solitude. Aux ovations, elle ne se laisse plus enivrer. Elle a des impatiences, des langueurs, des tressaillements. Tous les matins, elle se lève de bonne heure, court à son balcon, regarde de côté et d'autre, comme si elle avait peur qu'on l'observât, et, quand elle est certaine que nul œil indiscret n'est fixé sur elle, la jeune fille respire, sourit, rougit tour à tour. Ce qui lui cause ces impressions, c'est la présence d'une guirlande de fleurs qui orne la balustrade du balcon. Toutes ces fleurs sont exotiques. Elles ont dû coûter des sommes fabuleuses. Et, cependant, chaque nuit, un être invisible prend soin de les renouveler !

Dans le quartier, on a remarqué ces symboles d'un amour ardent. Les amis de Mlle de La Grange l'ont plaisantée. Elle s'est défendue. Mais en vain. Les amis sont parfois plus importuns que les ennemis. Ceux d'Anna veulent connaître le mystérieux décorateur du balcon. Elle n'ose s'opposer à leur désir. Les voici donc qui font éteindre les lumières, feignent de partir, et se mettent aux aguets

derrière les rideaux de la porte-fenêtre. Une demi-heure s'écoule, rien n'est venu troubler le silence de la nuit, sauf le murmure de l'Adriatique qui palpite dans son corset de marbre. Mais, chut! Un léger grincement résonne. Un coin du rideau est soulevé, et, à la faveur de la lune, on distingue les deux crampons d'une échelle de soie qui vient d'être accrochée au balcon, situé à vingt-cinq ou trente pieds du quai. Bientôt après apparaissent deux mains. Elles s'occupent activement à attacher des fleurs aux rosaces du balustre. C'est le moment de trancher le nœud de l'énigme. Un des *espions* ouvre brusquement la porte du balcon et se jette sur ces mains affairées. Mais au premier mouvement, les mains se sont détachées et l'on a perçu le bruit sourd et mat d'un corps qui tombe à l'eau. Tous les curieux se précipitent sur le balcon.... ils ne voient que l'onde qui se moire aux rayons de l'astre des nuits; ils n'entendent que le frémissement des vagues lutinant dans leur lit. Un tel dénouement n'est point fait pour donner satisfaction. On descend, on furète, et on ne trouve qu'une gondole amarrée sous le balcon. L'intrigue devient intéressante. Les

amis de la cantatrice, passablement mortifiés, mais encore plus aiguillonnés, remontent à son salon. Les flambeaux sont rallumés. On cause de l'amant-magicien. Gloses et commentaires vont leur train. Puis, au bout de dix minutes, l'un des assistants s'avise de rouvrir la porte du balcon. Une exclamation lui échappe : " Miracle ! " s'écrie-t-il. Qu'est-ce ? La tapisserie de fleurs est là, comme à l'ordinaire : mouillée, il est vrai, mais posée avec autant de goût et de symétrie que d'habitude !

Je laisse à penser si l'étonnement fut prodigieux.

Quelques mois après, en juin 1848, on célébrait, en grande pompe, dans l'église grecque de Vienne, le mariage de Mlle Anna de La Grange avec un gentilhomme russe dont elle avait fait la connaissance pendant son séjour à Venise.

IX

DE-CI DE-LA.

Les émeutes du peuple sont aux arts, ce que sont aux plaines environnantes, les éruptions d'un volcan : elles les dessèchent pour un moment. En 1848, la torche révolutionnaire

brillait sur l'Europe. Mlle de la Grange avait été obligée de quitter Venise parceque l'Opéra se jouait sur la place et non dans les salles publiques. Alors le chant des tenor et des prima donna se perdait dans les rugissements de la multitude. Si l'on venait encore au théâtre, c'était la plupart du temps pour y faire des discours. Que de fois Manin, président provisoire de la république vénitienne, n'avait-il pas interrompu Mlle de la Grange pour annoncer de sa loge, une nouvelle politique ! A Vienne le mouvement fut aussi violent. A peine mariée, notre cantatrice, est témoin du soulèvement des Universités autrichiennes. Le populaire uni aux étudiants gronde dans toute les parties de l'empire. Tout ce qui est soupçonné d'appartenir aux *schwartz-hill* (noir-jaune : couleur de la famille impériale) est mis à mort. Le 7 octobre, c'est le ministre de la guerre qui est pendu par les insurgés, le lendemain c'est la garnison de l'arsenal qui est massacrée. Enfin, le désordre, les scènes sanglantes, le bouleversement sont complets.

Et ce n'est pas seulement en Italie et en Autriche, mais l'Allemagne, la France et la Russie même, sont en feu !

Quand la passion politique enfièvre tous les esprits, l'art se drape dans les plis de sa toge et s'étend à terre pour dormir.

A Vienne, les artistes sont dans une détresse affreuse. Les moins célèbres se trouvent pressés par la faim. Pour vivre, les plus renommés ont recours aux derniers expédients : Ils vont chanter dans les cafés !

Tout commentaire serait pâle devant un pareil fait.

Cependant, le nom de Mme de La Grange était si connu, et, disons-le, tellement aimé, qu'une exception eut lieu en sa faveur. Au plus fort de l'insurrection viennoise, les membres du gouvernement provisoire lui envoyèrent une députation pour la prier de donner un concert au profit des pauvres. C'était toucher une des cordes les plus délicates de l'âme de notre cantatrice : elle accepta avec joie. Le concert eut lieu. Il produisit un gain incroyable. L'Université, à court de finances, voulut aussi avoir son bénéfice. Mme de La Grange, n'était pas femme à refuser une œuvre de bienfaisance. Tout au contraire, elle aurait volé au devant. Recette pour l'Université, succès pour la prima donna dépassèrent même l'attente géné-

rale. Cependant, le canon tonne toujours dans les murs de Vienne. La révolution poursuit son travail. Logée dans une petite maison, perdue dans les faubourgs, Mme de La Grange, attend, dans toutes les félicités d'un cœur aimant et aimé ; dans toutes les inquiétudes d'un esprit qui craint pour les jours d'un être chéri, que la tourmente ait fini d'agiter les couches de la société.

Meyerbeer, à cette époque, cherche un interprète à son *Prophète*, qui doit être joué en 1849 à Paris. Le classique compositeur, n'est pas brave, tant s'en faut. Si le sort l'eut fait soldat, il jetterait son bouclier sur le champ de bataille pour fuir plus vite. Mais, s'agit-il d'art, Meyerbeer est un lion d'audace. Il a entendu parler de Mme de La Grange. La nature de ses talents lui semble appropriée au rôle qu'il a créé. Notre maëstro se met en route pour Vienne. Il se rend incognito au spectacle. Mme de La Grange joue les *Puritani*, en allemand, au théâtre de Viernathar. A peine la pièce est-elle finie qu'il va trouver la prima donna et lui propose un engagement pour l'Opéra de Paris. Mme de La Grange accepte. Elle promet d'être à son poste le 4 novembre.

Confiant en sa parole, Meyerbeer retourne en France. Mais l'armée du prince Windischgratz investit Viennne. Le 27 octobre, jour fixé pour le départ de la jeune femme, le bombardement de la capitale commence. Une sortie est environnée de mille dangers. N'importe, Anne a promis : elle tiendra sa promesse. Aux chaises-de-postes, il ne faut pas songer. On n'en peut trouver. Mme de La Grange part dans une espèce de carriole, qui ne peut prendre de bagage et n'a de place que pour trois personnes.

La prima donna dut congédier sa femme de chambre, son domestique, et laisser ses malles. Elle monta en voiture avec Mme sa mère et son mari. Mais à la porte de la ville, la sentinelle refuse de laisser passer les voyageurs. Il faut un *exeat* du gouverneur. Force est de rebrousser chemin. A six heures du soir, seulement, les trois passes sont obtenues. On se remet en route. Le postillon fouette ses chevaux qui courent ventre à terre. Des murs de Vienne, soudain, s'élève un cri :

—Des aristocrates qui se sauvent !

La fusillade est commandée ; cent balles sifflent autour de la carriole.

L'armée autrichienne croit que c'est contre elle que tirent les assiégés : elle riposte.

Voilà les pauvres gens entre deux feux. Vainement les femmes agitent leurs mouchoirs ! des deux côtés on tire incessamment sur l'équipage qui les renferme. Enfin, elles atteignent les avant-postes. Des explications sont données. Elles durent une partie de la nuit ; après quoi on permet à nos voyageurs de s'acheminer vers Pragh.

Par la ligne de fer, il faut dix heures pour aller de Vienne à Pragh ; par la malle-poste on en met trente-six, en temps ordinaire. Mais l'Autriche était soulevée. Les grandes artères de communication, secrètaient, pour ainsi dire, des flots d'insurgés. Mme de La Grange dépensa trois jours et trois nuits pour arriver à Pragh. Dans cette ville elle se reposa un peu et reprit sa marche. A prix d'or, un Juif consentit à la conduire jusque sur les bords de l'Elbe, où elle pouvait espérer qu'un bateau à vapeur la mènerait à Dresde. Le hasard permet que le bateau passe. Mme de La Grange s'embarque. Elle touche heureusement au port. Ensuite, elle se rend à petites journées à Eise-

nack, et à Francfort où la révolution est à son paroxisme.

Quoique sur le point d'ajouter le deux titre de mère, a tous les titres qu'elle a conquis ; malgré les fatigues et les périls, Mme de La Grange ne s'arrête pas une minute. Ainsi qu'un irrésistible aimant, Paris, l'attire à lui. Elle fend, rapide comme la flèche, les eaux du Rhin, indique à son époux bien-aimé, le manoir gothique où quelque jour, elle et lui viendront jouir de la vie domestique après de si longues années consacrées à la vie publique ; fait une courte halte à Cologne, s'élance dans un wagon, et finalement rentre au berceau de sa naissance.

Pendant six ans, Mme Anna de la Grange avait été absente de Paris.

Sujette elle l'avait quitté ; Reine elle y revenait.

X.

LA REINE DES BOHÉMIENS.

C'est le 4 novembre 1848 que Mme de La Grange a revu son Paris qu'elle aime tant, et qui est si digne d'être aimé par un artiste. La révolution a bouleversé la grande métropole ;

mais elle est encore et toujours belle, étincelante d'attraits pour ses enfants.

Mme de La Grange débute dans le role de *Desdemona*. Elle le remplit avec un talent de tragédienne qui la fait comparer à Rachel, et une habileté de cantatrice que Malibran n'eut pas désavouée.

Les approches de la maternité l'obligent à quitter la scène. Elle donne le jour à une fille et reste trois mois malade. Elle n'est guère que convalescente, quand on la mande en Italie. Mais les troubles politiques l'empêchent de contracter un engagement. Une tournée dans les départements de la France, pourrait être productive : Mme de La Grange paraît tour à tour sur les théâtres de Bordeaux, le Havre, Nantes, etc. La miraculeuse richesse de sa voix, la sévérité classique de son jeu font éclore les succès sous chacun de ses pas. Les diverses académies de musique française la convoquent à leurs séances. Toutes les classes de la société lui offrent des hommages. Meyerbeer, toutefois, ne l'a point perdue de vue. Il la veut pour son *Prophète*. A son instigation un marché est proposé à Mme de La Grange. Elle le signe et retourne à Vienne. On la voit dans

Lucie, le *Barbier*, les *Puritains* et enfin, au mois de février 1850, dans le *Prophète*. Ici, il me faudrait épuiser le dictionnaire des épithètes et vocables laudatifs, si j'avais la prétention de décrire les transports d'admiration que souleva Mme de La Grange. En mars, une députation hongroise la prie de daigner faire une excursion jnsqu'à Pest. Elle accepte. On lui présente un engagement. Elle signe, sans même lire. Et déjà, elle est en route, quand on lui fait remarquer qu'elle doit chanter en langue hongroise. Mme de La Grange est au désespoir. Elle se désole, elle pleure. Mais elle a du cœur ; le travail ne l'effraye point ; si difficile que soit la langue hongroise,on la peut apprendre, Mme de La Grange se livre à l'étude. Bientôt le *Prophète*, *Lucie*, le *Barbier*, *Ilka*, *Macbeth*, les *Puritains*, etc., lui sont aussi familiers en idiome hongrois qu'en français en italien et en allemand !

Elle séjourne sept mois à Pest et joue seize fois par mois. On ne saurait se faire une idée de la foule que la prima donna entrainait à ses représentations, si l'on n'avait pour certain qu'avant son arrivée le théâtre était en faillite, les artistes non payés, et qu'à l'époque de son départ, le régisseur, après lui avoir donné

30,000 florins, et soldé tous les comptes de ses employés, avait encore près de 75,000 francs en caisse !

Banquets, bals, fêtes, raouts, elle eut tout ce qu'on offre au privilégiés de la naissance ou de la fortune ; et pour comble d'honneur son buste fut placé dans la galerie des célébrités.

Un graveur s'avisa de tirer son portrait.

Dans l'espace d'une semaine,il en vendit plus de trois mille copies.

Comme femme, madame de La Grange a autant sinon plus de qualités que comme artiste. C'est un ange égaré sur cette terre pour allumer en nous la croyance à un monde meilleur. Si elle fait des bénéfices énormes, elle sait dépenser avec prodigalité chaque fois qu'il est une œuvre charitable à faire. Les pauvres la connaissent bien mieux que les riches. Partout sur son passage, elle a semé les consolations avec les aumônes. Plus d'un artiste lui doit sa fortune et même sa vie ; plus d'une famille, dépourvue jadis du necessaire, prie pour elle, qui lui a procuré l'aisance. Et des centaines de malheureux remercient la Providence qui les a secourus par la main d'une inconnue :—de madame Anna de La Grange !

Dans la seule ville de Pest, elle donna dix représentations au profit des pauvres ; des orphelins ; des veuves des victimes de la guerre de Hongrie ; des musiciens dans l'indigence, etc.

Le soir, où elle chanta au bénifice des orphelins, la salle était pleine d'hommes, de femmes et d'enfants en deuil. On eut dit d'un service funèbre, à voir cette foule dont la sombre physionomie ressortait d'une facon si étrange à la lueur des lustres. Les applaudissements furent rares. Le recueillement était trop intense pour permettre à l'enthousiasme de se traduire par des manifestations physiques. Mais, à la fin de l'opéra, la scène fut soudain jonchée de fleurs par les assistants !—Et quelles fleurs ? celles qu'on a l'habitude en Allemagne et dans le monde chrétien de déposer surtout sur une pierre tombale :—des immortelles !

L'auditoire, par ce symbole témoignait que les défunts eux-mêmes remerciaient la noble bienfaitrice de leurs enfants !

Mme de La Grange versa des larmes. Mais un spectacle plus touchant encore l'attendait à sa sortie du théâtre.

Quand elle quitta l'édifice, en arrivant sur le perron, elle se trouva subitement entre une

double haie d'enfants de six à dix ans, qui, tous, à sa vue, poussèrent un *Elien* (hourra !). Les deux files de blondes têtes, aux joues rosées, ourlaient une nappe immense de spectateurs de tout âge. Des cris frénétiques jaillirent des poitrines. Mme de La Grange, les yeux gros et pleurs, traversa la foule. Sur la route, on avait étendu des tapis et répandu des fleurs. A mesure que la noble femme avançait, les petits chérubins lui disaient :

—Que le bon Dieu vous protège et vous récompense, notre bon ange !

Quand elle arriva à sa voiture, qui l'attendait en dehors de la grille, le peuple détela les chevaux et traîna le carrosse jusqu'à l'hôtel, en poussant des clameurs d'allégresse.

Peu de jours après, Mme de La Grange joua l'opéra national *Ilka* (la Reine des Bohémiens). Afin d'augmenter les chœurs et leur donner tout l'éclat possible, on engagea une troupe de véritables Bohémiens, pour les chants populaires et les danses de cette race.

Lorsque la prima donna parut sur la scène, vêtue de son costume de Zingari, le public fut pris d'un accès d'enthousiasme inexprimable.

Les acteurs eux-mêmes battaient des mains. La salles croula sous un tonnerre de bravos. Après l'opéra , il y eut un festin. Toutes les bandes de musiciens ambulants vinrent jouer dans la salle du banquet. Elles supplièrent Mme de La Grange de leur chanter un air ; car elles n'avaient pu l'entendre, vu la cherté des billets. Quoique fatiguée, la cantatrice consentit. Accompagnée par l'orchestre , elle répéta un des morceaux d'*Ilka*. La magnificence de sa voix, la chaleur de son jeu, la sublimité de ses élans, produisirent une impression fébrile sur les Bohémiens. Ces enfants perdus de la civilisation, qui n'ont guère d'autre guide que leurs sensations naturelles, se livrèrent corps et âme à l'ivresse que leur versait, à pleines coupes, Mme de La Grange. Ce furent des acclamations sauvages, des chants bizarres, des génuflexions idolâtres, que sais-je ?

Et quand l'heure de se retirer eut sonné, l'un des Bohémiens se détacha de la masse de ses compatriotes, et, s'agenouillant aux pieds de la prima donna, il lui dit en langage germanique :

— Nous vous remercions du fond de nos cœurs, ô la plus grande des créatures ! et nous regrettons de ne pouvoir vous exprimer notre

reconnaissance aussi bien que nous le voudrions, car, à peine connaissons-nous l'allemand. Mais, nous avons perdu notre roi et ne lui avons pas encore choisi un successeur ; si vous daignez exaucer nos prières et s'il ne vous est pas désagréable d'être notre souveraine ; ici, en présence de toute cette assemblée, au nom de notre peuple entier, nous vous jurons obéissance et soumission, et vous proclamons reine des Bohémiens !

Ne comprenant pas exactement le sens de ces paroles ou croyant à une plaisanterie, Mme de La Grange accepta le titre.

Tous les Bohémiens alors vinrent lui baiser la main ; puis ils poussèrent trois vivats. L'élection était accomplie.

Voilà donc réalisées les deux prédictions faites à Anna.

Mais le titre de reine des Bohémiens est plus honorifique que lucratif : c'est beaucoup dire. Anna de La Grange se nomme un vice-roi, elle quitte Pesth, reconduite au bateau par ses inflammables sujets, et se dirige vers Dresde, où elle a été appelée par la cour, au mois de décembre de cette même année. En sa faveur, on fait une exception extraordinaire, pour qui-

conque connaît la rigidité de l'étiquette dans les maisons princières d'Allemagne en général, et de Saxe en particulier:—bref, on lui demande un concert dont elle *seule* fera les honneurs!

Comme souvenir de sa satisfaction, à la fin du concert, la reine dégrafe un bracelet et le passe au bras de Mme de La Grange.

Après ce, nous la voyons paraître successivement sur les théâtres de Berlin, Kœnigsberg, Dantzick, Bremen, Hambourg, puis elle revient à Pesth le 19 juillet 1851. L'Académie et la Société Philharmonique Nationale de cette ville l'invitent à plusieurs banquets. Vingt toasts sont portés à sa gloire! Si ces faits n'étaient historiques, s'ils n'avaient été publiés dans toutes les gazettes allemandes, nous aurions peine à croire à une telle surexcitation de l'engouement populaire. Mais la plupart des témoins de ces ovations existent encore. Notre relation est maigre comparée aux leurs, et, vraiment, nous n'oserions reproduire tous les comptes-rendus que nous avons sous les yeux.

Après avoir parcouru, comme dans un char triomphal, les principales villes autrichiennes, Mme de La Grange se décide à faire voile pour Londres. Elle débarqua dans la capitale

de la Grande-Bretagne au moment où M. Lumley suspendait ses paiements. Pour lui, c'était un retour de fortune. Il engagea la prima donna, et au bout de trois mois, il fut à même de faire face à ses créanciers

Le 19 août 1852, Mme de La Grange, cédant aux instances journalières des Viennois, revient parmi eux. Elle y demeure jusqu'au 1er mars 1853. On la comble de présents et d'honneurs : à son départ elle peut se dire et elle est réellement une des Majesté de l'opéra.

XI.

1853-54-55-56.

Une dépêche télégraphique demande Anna de La Grange à Paris. Elle se rend avec bonheur aux vœux de ses compatriotes. Le 15 mars 1853, elle remplit le rôle de *Rosine* dans le *Barbier de Séville*, et les grands journaux de France et de Belgique disent à l'envi ses louanges.

Cent pages de cette brochure ne suffiraient

pas à republier les appréciations qu'ont faites de son talent les *Débats*, le *Siècle*, la *Presse*, le *Moniteur*, l'*Europe Artistique*, la *France Musicale*, l'*Indépendance* de Bruxelles, etc.

L'exaltation franchit toutes limites: On prolongea même, la saison musicale jusqu'au 25 juin au lieu du 15 avril, terme ordinaire de sa clôture.

Notre France, ravie, était aux genoux d'Anna.

Un jour on apprit qu'elle était tombée malade, que la coqueluche l'avait atteinte; il y eut un deuil général du dilettantisme. Des milliers d'amis coururent à Baden-Baden pour lui rendre visite, et mettre à ses pieds leurs services.

Mais heureusement, Dieu qui nous avait donné le *rossignol de Meudon* n'avait point décidé de l'enlever à notre amour. Mme de La Grange guérit. Elle parut dans seize représentations à Lyons. De nouveaux échos retentirent de ses exploits.

Son mari, le comte de S***** désirait qu'elle fît un tour en Russie où l'on soupirait pour sa venue. Elle accède aux sollicitations. Le 3

octobre, le bateau russe *Waldimir* la dépose à St. Pétersbourg, le 4 elle débute, et le 5, au matin, son nom est sur toutes les lèvres, au bout de toutes les plumes.

La haute société fait antichambre à sa porte ; les théâtres rivalisent de munificence dans les propositions qu'ils lui adressent. Elle joue réellement le rôle de conquérante universelle. Partout elle fait jaillir l'admiration, crée la passion, s'attire l'estime et le respect par les grâces de sa personne, délicatesse de son esprit, la finesse de son imagination, et la dignité de ses manières.

Mme de La Grange est une brillante anomalie dans la grande famille artistique.

On la recherche plus encore pour la noblesse de son caractère que pour les qualités spéciales dont la nature s'est plu à la gratifier.

A la fin de la saison, elle part pour Moscou, où elle reste six semaines ; gagne 50,000 francs et revient à St. Pétersbourg pour y donner un concert d'adieu. Varsovie la mande. Elle joue durant six semaines dans cette ville. Les Polonais ne savent que faire pour la complimenter. On la couvre de cadeaux. Jalouse de sa rivale polonaise, la capitale de la Russie

rappelle Mme de La Grange. 120,000 francs lui sont offerts pour cinq mois de l'année; mais, alors, la prima donna est résolue d'annexer le Nouveau-Monde à son empire. Elle a signé un engagement pour l'Amérique, elle monte à bord d'un vapeur qui doit la transporter à New-York !

Ses succès sur ce continent ont été aussi grands, aussi légitimes que ceux qu'elle à remportés en Europe.

Toute l'Amérique du Nord a tressé des couronnes de mirthe et de laurier pour en faire don à notre prima donna. On encense l'artiste ; on chérit la femme ; on adore, en un mot, madame Anna de La Grange ?

N'avais-je pas raison d'écrire dans la *Patrie* du 14 juillet, quand mon héroïne s'est présentée à Montréal :

" Française de naissance et de cœur, Mme de la Grange ne pouvait manquer d'exciter au plus haut degré l'estime et l'affection de nos concitoyens :—surtout après sa digne et noble conduite à l'égard de tous malheureux, quelle que fût leur origine. Mme de la Grange n'est pas seulement une artiste d'un mérite transcendant ; on ne l'apprécie pas seulement comme une fille de

la Malibran, une sœur des Lind et des Alboni ; mais on la prise comme un trésor de sentiments généreux. Aux richesses du génie, elle unit des richesses aussi rares et plus précieuses, peut-être :—les richesses de l'âme ! Paris, Londres, New-York, vingt capitales l'ont vue dans leur enceinte, ont couronné de roses son beau front, et puis, à la veillée, en se redisant les sublimes élans de la cantatrice, elles ont trahi les secrètes charités de la femme. Ici ce sont des artistes secourus, là une population entière ! Partout, sur son passage, avec les joyaux de la mélodie, Mme de la Grange a semé les joyaux de la sensibilité. La gerbe d'or qu'elle moissonnait au parc du riche, elle s'en allait l'éparpiller dans la chaumière de l'indigent. Avant d'être une chanteuse du premier ordre, Mme de La Grange a voulu être une mère pour les affligés. Aux deux titres, maintenant elle a droit. C'est à ces deux titres que nous la recevons parmi nous, à ces deux titres que nous la prierons de mêler nos bouquets à sa corbeille de fleurs."

XI.

PORTRAIT.

Mme Anna de La Grange, Comtesse de Stankowick.

Ma tâche, comme anecdotier est terminée. Dans cette esquisse biographique j'aurais dû, peut-être, parler du cachet musical qui particularise Mme de la Grange. Si je me suis abstenu de le faire, qu'on n'aille pas croire que c'est parce que les talents,—j'aurais raison de dire le génie,—de mon héroïne manquent d'originalité. Tant s'en faut. Mme de La Grange possède des qualités primesautières. Comme cantatrice, j'ose affirmer qu'elle a la puissance d'intonation d'Alboni, et la facilité de vocalisation de Jenny Lind ; comme musicienne je la comparerai à Malibran elle-même ; et, comme prima dona, elle est, pour moi, la résurrection de madame Pasta, la *Norma* ravissante, l'*Anna Bolèna* inimitable, la *Lucrèzia Borgia* sans rivale ! mais je ne m'évertuerai pas à fouiller dans l'écrin de cette millionnaire de

mélodie, afin d'en tirer tous les brillants. C'est son devoir à elle, et elle s'en acquitte avec trop de grâce enchanteresse pour que l'on consente à les accepter d'une autre part que de la sienne. D'ailleurs, le beau se conçoit, il ne se décrit point. Je regarde Mme de La Grange comme l'incarnation de l'idée opératique ; et ne saurais exprimer plus fidèlement mon opinion à son endroit.

Quand on étudie la physionomie de Mme de La Grange, on se dit : Cette femme est née pour faire de grandes choses. Elle a trente-et-un ans, par conséquent, elle porte sur son visage tout ce qu'elle est ou doit être. Ses traits n'ont pas la correction classique, ils ont mieux que cela : de la fermeté et de l'élégance dans les détails ; de la noblesse dans l'ensemble. N'eut-elle pas une taille élevée, un buste d'une opulence antique, une démarche fière, Mme de La Grange commanderait encore l'attention de l'observateur par la fascination de son regard. Ce regard est doux et bienveillant, mais en même temps, sérieux et dominateur. Il vous prend au dépourvu, et va remuer les pensées au fond de votre âme. Cependant, il y a, dans les yeux de Mme de La Grange, comme un reflet de mé-

lancolie, ou plutôt, de rêverie qui en tempère l'éclat. Ah ! ils vous parlent d'art, ces yeux-là. J'aime à les voir briller sous leurs arcs de cils tracés au pinceau ; j'aime aussi la soyeuse et abondante chevelure brune qui couronne le front de la femme ; son nez légèrement aquilin me plaît : Il annonce l'esprit, la bonté, et, par sa courbe, la netteté des résolutions. Quant à la bouche de Mme de La Grange, elle dit autre chose. Fières et pincées, les deux lèvres de cette bouche n'indiquent-elles pas un faible pour l'ironie ?

Je crois, veuillez me pardonner, qu'elles ont fait autant de blessures que les deux prunelles qui leur servent d'avant-courrières.

Je crois encore que Mme de la Grange est aussi spirituelle que belle ; aussi piquante qu'affable.

Et je crois, enfin, que sa voix, prodigue de miel pour le public, n'est pas avare de sel pour les amis.

Faut-il juger des dames sur la mine ?

Montréal, 11 août 1856.

e
.
ls
et
nt
ne
sa
la
re
de
ble

ont
es

est
af-

ne
el

OUVRAGES DU MEME AUTEUR.

Destinée...	2	vols.
Duel et Suicide	4	"
Cœur de Femme....	1	"
Mes Amours avec Mlle. Laure	1	"
Le Chateau de Rouvre	2	"
La Camberlotte	3	"
Diable et Démon...	5	"
Ma Sœur de Lait	1	"
Biographie de Mme. Sontag.	1	"
Six mois a New-York	2	"
Les Tombs	1	"

Sous Presse, a Paris.

Les Mystères de Montréal	7	"
L'Hôtel du Cygne (deuxième partie)	2	"

Pour paraitre prochainement.

Les Souterrains du Chateau de Maulnes	2	"
La Jolie Fille du Faubourg Québec	3	"
L'Ile de Sable	2	"
La Huronne	2	"
La Sorcière de St.-Charles	1	"
Les Hommes des Cages.	4	"